

5.4.8 "Aimer le pays où on paie ses impôts ?"
in "Politique", n° 5, février-mars 1998, pp. 38-39, 42-43

Anne Morelli, qui est historienne, d'origine italienne, vivant en Flandres et travaillant à Bruxelles (U.L.B.), s'interroge ici sur sa propre identité, puis en débat avec Ph. Destatte.

En vous référant aux concepts de Tönnies, explicitez la manière dont elle conçoit son intégration dans la société, et le lien social en général.

Aimer le pays où on paie ses impôts ?

Rosy – revue par hasard après l'avoir perdue de vue pendant 40 ans – est formelle. Elle assure se souvenir avec précision que je fus punie en 2ème année (j'avais 5 ans!) pour avoir ponctué le dernier couplet de la « Brabançonne » (« Le Rwe, la Iwe, la liberté ») d'un sonore et impertinent « Té-Té-Té »...

PAR ANNE MORELLI

Urai ou pas, j'assume son souvenir comme plausible. La saga familiale parle de moi comme d'une insoumise depuis le berceau au point d'avoir procuré des cals aux mains à ceux qui pensaient devoir me faire obéir, mais surtout, ce type d'impertinence dirigée contre un hymne national ou un drapeau tricolore n'était certes pas pour déplaire à mon père pour qui les seuls oriflammes supportables auraient été uniformément rouges (ou alors noirs!).

Depuis ces temps lointains de mon enfance, je ne me suis nullement repentie. La bannière de Mongolie extérieure m'émeut autant que celle de la Communauté française et je ne regrette pas davantage l'absence d'hymne wallon que l'existence ou non d'un hymne slovène ou propre au Kosovo.

En un mot comme en mille, selon les termes de Georges Brassens, *le matin du 14 juillet, je reste dans mon lit douillet.*

Beaucoup de lecteurs partagent mon opinion jusque là, mais un certain nombre d'entre eux ajoutent sans doute : *les gens ont cependant besoin de cela, ils ont besoin de « repères identitaires »*. Comme Voltaire repoussait la religion pour lui-même mais l'assu-

rait excellente et nécessaire au petit peuple...

Alors qu'une récente enquête auprès de nos voisins allemands nous apprend que lorsqu'on leur demande quel est le jour de congé auquel ils tiennent le moins, la majorité des Allemands répond « celui de la fête nationale », chez nous, on va s'escrimer à créer de toutes pièces les « repères » de la nation nouvelle. Tandis que nos voisins allemands démontrent leur distance méfiante par rapport l'idée de nation, chez nous, la cellule « Identité wallonne » planche sur la création d'un hymne à la nation et on revoit pieusement la possibilité de déplacer à des dates plus symboliques (?) les fêtes de Wallonie.

Je constatais avec une certaine jubilation que les drapeaux ne servent plus aux jeunes que dans les stades, mais chez nous on compte construire l'avenir avec ces recettes surannées du XIXe siècle et en appelant l'histoire à la rescousse pour composer des hauts faits, des héros et martyrs d'un passé tel que les historiens d'aujourd'hui les contestent de la Turquie au Japon. Je ne participerai donc pas à la construction « pour le petit peuple » de repères faussés, d'un « mensonge conven-

tionnel de plus à ceux qui nous régissent déjà» (comme le disait Jules Destree à propos de l'« Âme belge » !)

J'ai pris acte du fait que les nationalistes wallons se définissent « postnationalistes » ou nationalistes simplement amoureux de leur terre en opposition aux nationalistes « belliqueux » et qu'ils ne basent pas leur nationalisme sur l'appartenance ethnique. C'est déjà un soulagement mais pour moi cette distinction est mince en fin de compte, car sur quoi fonder cette quête identitaire basée sur le terroir, sinon par le différentialisme élémentaire du « eux » opposé au « nous » ?

Mes identités sont multiples : transfrontalières, liées aux langues que je parle, à mon métier, à mon sexe, à mes engagements politiques, aux expériences que j'ai vécues, aux lieux que je connais, au futur que je rêve... Ce futur, je suis sûre qu'il est loin d'être celui que concoctent pour nous banquiers et hommes d'affaires, « même » wallons. Je n'arrive donc pas à comprendre la revendication régionaliste pour une banque wallonne. Y a-t-il une finance patriote ? Pour ma part, je ne me sens pas plus de

solidarité avec Albert Frère qu'avec André Leysen, et l'émission « Défis » qui encense sans recul les « nouveaux patrons wallons » me semble surtout une promotion gratuite pour le patronat, point à la ligne.

Si une de mes identités a émergé à un certain moment, ce n'est sûrement pas celle qui me lierait à un lieu précis ou à une langue donnée. Je n'ai pas encore compris (pour paraphraser Brecht) pourquoi je devrais aimer d'un amour particulier le pays - ou la région - où je paie mes impôts !

Je pense pouvoir me vivre à Carnières, Aubervilliers, Czestochowa ou Vladivostok. Si Vladivostok vous semble la province des provinces, le bout du monde, elle ne l'est pas moins que Carnières ou Aubervilliers. Se vivre là où l'on est par le fruit du hasard, fait de tout bout du monde le centre du monde.

Tant pis si cela offense ceux dont Brassens, pour en revenir à lui, se riait, d'eux et de leur fierté d'être « nés quelque part » : *les imbéciles qui sont nés quelque part, disait-il...* ■

ANNE MORELLI

(...)

ANNE MORELLI. Faut-il un « capitalisme wallon » ? Ça me laisse perplexe. Et un « secteur audiovisuel wallon » ? Tout autant. Ce qui m'intéresse, c'est un secteur public, non publicitaire. Et qu'il soit wallon, français ou européen m'indiffère. Serait-ce une victoire de créer des RTL wallons ? Est-il plus souhaitable d'avoir des programmes « de proximité » plutôt que de qualité ? Ce n'est pas mon avis. Et même la langue n'est pas une question importante, n'étant selon moi qu'un support et pas l'incarnation d'une « âme ». (...)

ANNE MORELLI. Je le répète : je ne fais aucun aucun fétichisme de la langue, ce qui me sépare de certains régionalistes. Ma plus jeune fille a 9 ans. Elle va à l'école en néerlandais, alors qu'on parle français à la maison. Au même âge, j'allais à l'école en français, alors qu'on parlait l'italien à la maison. Mon père, au même âge, se trouvait à Moscou et était scolarisé en famille russe... Il faut remonter à mon grand-père pour que le dialecte napolitain de sa maison ressemble plus ou moins à la langue

de l'école. En quatre générations, on a changé quatre fois de langue, ça n'a jamais été un problème et j'ai de la tendresse pour toutes ces langues. Je n'arrive pas à comprendre le discours de ceux qui s'émerveillent sur leur propre langue, jugée plus belle que toutes les autres.